

NOVEMBRE

N°28



ADN MODE

automne 2010

Texte: Brigitte Ollier

WILLY RIZZO, LE CHASSEUR D'ÉTOILES

Grand reporter puis portraitiste des stars, il aura été un témoin essentiel du xx^e siècle. Le Salon de la photo organise sa toute première rétrospective française et dévoilera en novembre près de quatre-vingt-dix images et soixante ans de travail. Rencontre.



Ci-dessus: Marlène Dietrich à Cannes, en 1956.

En page de droite: Jane Fonda à la terrasse du Flore, à Paris, en 1961.

Willy Rizzo, 81 ans, reçoit dans son studio parisien, rue de Verneuil, près de la maison de Serge Gainsbourg, enseveli sous ses graffitis. Il est assis dans un canapé somptueux d'un blanc religieux qu'il a lui-même dessiné, puisqu'une partie de sa vie a été consacrée au mobilier, l'autre à la photographie. Comme à chaque rendez-vous, il savoure un éclat de chocolat, détendu, en phase avec ses bretelles d'un orange vif qui attestent de son humeur joviale. Une fantaisie digne de son « métier de saltimbanque », dont même sa mère Anna se méfiait, elle qui l'imaginait magistrat, comme son grand-père, et surtout pas « fotografo, ça ne sonne pas bien en italien ». Mais le petit Napolitain, lui, se projetait sur grand écran, le Leica en bandoulière, tel James Cagney arborant une carte de presse glissée dans le ruban de son chapeau. Il a obtenu les deux, le Leica et la carte de presse, n° 1816.

« Je suis né photographe, dit Willy Rizzo, je ne me souviens pas ne pas l'avoir été. » Premiers pas à la revue *Ciné Mondial* avec un Rolleiflex acheté au marché noir. La rédactrice en chef, France Roche, l'apprécie, les vedettes aussi. Très vite, après un passage à *Images du monde*, il prend du galon, puis le large aux États-Unis, grisé par la mission que lui a confiée l'agence britannique Black Star: « Photographier ce qui l'étonne. » La réponse idéale se trouve à Hollywood, où il croise, hypnotisé, Gregory Peck, Gary Cooper et Charlie Chaplin sur un court de tennis, qui repousse toujours au lendemain la séance photo. Quand Rizzo songe à s'enraciner dans cette oasis au charme fatal, la chance lui sourit en France. Que choisir ?

Dolce vita

Coup de dés, ce sera *Paris Match*, un nouvel hebdomadaire lancé le 25 mars 1949. Il y restera plus de vingt ans, la dolce vita en version hexagonale. Cette existence confortable convient à son « goût du luxe », son travail aussi, empreint d'une



certaine réalité : « C'était du vrai journalisme, souligne-t-il. Les gens ne se rebiffaient pas car nous étions courtois. Il n'était pas question de photographe quelqu'un sans son consentement, même si nous pratiquions aussi la photo à la volée. Moi, j'avais une bonne réputation, j'étais gentil et correct, ce qui est essentiel pour convaincre les modèles ou leurs agents. Et je n'ai jamais refusé de retoucher un mauvais pli... » Cette proximité bienveillante est l'une des clefs d'une époque « cool », qui permet à Willy Rizzo, légèrement frimeur (il raffole des voitures de sport), non seulement de rassurer, mais d'assurer : « Il n'y a aucune règle pour photographe quelqu'un, surtout quand il s'agit de personnalités qui le sont toute la journée. Moi, j'aime être assez près. Les yeux ont de l'importance, si vous n'avez pas d'idée, cela peut vous sauver. Ce n'est pas dur de peindre quelqu'un, mais il faut du talent. Et le talent, c'est comme l'amour, c'est mystérieux, personne ne sait d'où ça vient. »

Carnet de bal

De Brigitte Bardot à Maria Callas, Rizzo collectionne dans sa boîte noire l'esprit d'une féminité à fleur de peau. Marilyn Monroe et « son regard plein de chagrin, quinze jours avant sa mort. Elle n'aurait jamais dû flirter avec un intello, Godard, c'est un bébé à côté d'Arthur Miller ». Françoise Sagan, « un chou ». Sophia Loren, « forte, avec de grands pieds, elle est comme un copain ». Marlène Dietrich, self-control, qui ne supportait pas les lunettes de soleil et les chaussures marron. Dans son carnet de bal, une absente, l'insaisissable Greta Garbo : « J'ai trop insisté, c'est de ma faute. Je voulais qu'elle pose sans chapeau, et que l'on voie ses cheveux, je l'ai effrayée. »

Pendant les années *Match*, Rizzo glisse vers la mode, parce qu'il admire Richard Avedon et Irving Penn, « un moine perfectionniste ». À son tour, il le reconnaît aujourd'hui, y compris lorsqu'il abordera le design, Willy Rizzo voulait être le meilleur partout. « Quand j'ai fait de la danse, je suis allé jusqu'au bout, avec la photographie aussi. De la presse, de la mode, du portrait, j'ai tout essayé, j'ai même été reporter en Indochine⁽¹⁾. Je n'ai pas été un troubadour comme Doisneau, ni un ambassadeur comme Cartier-Bresson, juste un observateur. »

Témoin privilégié d'un passé dont il ne cultive aucune nostalgie, « Papa Rizzo » goûte l'instant présent. Nul fantôme dans son studio. Dominique, sa femme, a remis en ordre ses multiples négatifs, longtemps empilés dans une vieille valise. « J'ai toujours aimé mon métier, j'en suis fier. Nous avons été parfois considérés comme des faux artistes qui copiaient la vie. Or, c'est l'inverse, nous avons sauvé des visages de l'oubli. »



Marilyn Monroe au bord de sa piscine, à Beverly Hills, en 1962.

(1) EXPOSITION « WILLY RIZZO, INDOCHINE 1952, UN PHOTOGRAPHE À CONTRE-EMPLOI »

du 16 octobre 2010 au 16 janvier 2011 au musée Niépce, 28, quai des Messageries, 71100 Châlon-sur-Saône
Tél. : 03 85 48 41 98, www.museeniepce.com

« WILLY RIZZO : RÉTROSPECTIVE, UNE VIE DE PHOTOGRAPHE »

du 4 au 8 novembre 2010 au Salon de la photo, Paris - Porte de Versailles
www.lesalondephoto.com

STUDIO WILLY RIZZO

12, rue de Verneuil, Paris 7^e
Tél. : 01 42 86 07 31, www.willyrizzo.com

